

Forum&débats

« Aujourd'hui, les patients sont de plus en plus perçus comme des clients. »

JEAN-GUILHEM XERRI

ENTRETIEN JEAN-GUILHEM XERRI, praticien des hôpitaux et président de l'association Aux captifs la libération

Ce membre de la Conférence nationale de santé en est persuadé : on aura beau se doter de tous les outils pour soigner les personnes, rien ne sera efficace si on ignore la dimension spirituelle

« Il existe une maladie de l'être »

Les techniques de soins s'améliorant, la qualité de l'approche humaine des personnes soignées est-elle au contraire en régression ?

Jean-Guilhem Xerri : Sur les cinquante dernières années, il y a eu en effet des développements techniques considérables, dans bien des champs de la médecine, et très rapides au regard des siècles qui précèdent. Mais sur l'évolution de l'humanisation des soins aussi, nous sommes témoins de progrès importants.

On entend beaucoup dire que les soins sont déshumanisés, mais il faut bien mesurer d'où nous venons. Le terme d'humanisation est apparu dans les années cinquante, et il y a eu ensuite des mises en œuvre révolutionnaires : la fermeture des hospices de vieillards, des asiles psychiatriques, des

grandes salles communes, la création de pôles mère-enfant à l'accouchement, l'invention des soins palliatifs, la prise en charge de la douleur comme une priorité de santé publique, la création du métier de conciliateur en hôpital, etc. Ce mouvement s'est inscrit dans les textes réglementaires et dans les pratiques.

Alors, pourquoi aujourd'hui tant de défiance à l'encontre du monde de la santé ?

J.-G. X. : Parce que l'aspect technique l'emporte de plus en plus sur l'aspect humain. Jusqu'à il y a un demi-siècle, nous étions encore sur la lancée du monde des soins marqué par le dévouement religieux. Puis nous sommes passés d'un modèle vocationnel à un modèle professionnel, ce qui a apporté de la rigueur et de la com-

pétence, mais nous a appauvris en termes de sens. Aujourd'hui, la ligne à suivre, c'est la réduction des budgets et la raréfaction des moyens, et c'est incontournable. Donc, si on veut que le soin progresse, il faut investir bien davantage sur la ressource spirituelle. Sur ce qui fait sens.

Partout, le mot d'ordre est qu'il faut mettre la personne au centre. Cela signifie que le « prendre soin » vit une crise majeure, parce que cette crise n'est pas seulement une question de moyens, elle est avant tout anthropologique. Pour moi, mettre la personne au centre suppose qu'on définit ce qu'est cette personne pour la soigner correctement.

Voulez-vous dire qu'on ne sait plus ce qu'est une personne ?



STÉPHANE OUZOUNOFF/CRIIC

Jean-Guilhem Xerri. « J'attends que les politiques investissent les lieux qui font l'homme. »

J.-G. X. : Oui. Et c'est pourquoi il est urgent de se demander quels sont les points d'attention qui caractérisent la personne en tant qu'être à soigner et qu'être soignant, sur lesquels il faudra qu'on investisse pour humaniser les soins.

Aujourd'hui, les patients sont de plus en plus perçus comme des clients, la relation avec les soignants est de moins en moins basée sur la confiance, ces derniers devenant de simple prestataires. Or, le propre du champ spirituel est ce qui fait notre humanité commune. Il est à la fois de l'ordre de l'intime et du collectif, et concerne tout

le monde. Cet investissement sur le spirituel permettrait de redonner un sens qui s'adresse à chacun et qui serait articulé avec la société. C'est la condition pour que le soin se porte bien. Sinon, on court à la catastrophe.

Vous évoquiez les points d'attention qui définissent la personne...

J.-G. X. : C'est la finitude, la réconciliation de la personne avec elle-même, et le don. Nous avons du mal avec la finitude, car nous sommes dans le mirage de la toute-puissance de la technologie, nous ne sommes pas en paix avec nous-mêmes, car

nous nous sommes coupés du sens profond de notre existence, et le don ne nous est pas spontané, car nous sommes dans une société marchande, libérale à l'excès, financiarisée, où tout ce qui a une valeur est ce qui brille et coûte cher. Ce sont les trois lieux où nous sommes en difficulté.

Dans la perspective de 2012, j'attends que les politiques investissent les lieux qui font l'homme. C'est là où on reconnaît sa finitude, son besoin d'intériorité et sa

capacité de don. Dans l'univers du soin, nous y sommes en plein.

Comment aujourd'hui pratiquer le soin qui puisse réconcilier l'homme avec lui-même ?

J.-G. X. : En retrouvant ce que veut dire soigner. Il existe un triptyque soignant : la dimension technique, relationnelle et spirituelle. Cette dernière n'est d'ailleurs pas seulement une dimension, mais elle constitue la nature même de l'homme. Pas au sens religieux ni thérapeutique, mais c'est ce qui donne du souffle, qui anime, qui donne sens et produit des valeurs.

Il faut donc retrouver un équilibre entre ces trois dimensions du soin. Or, nous sommes en déséquilibre, sur ce trépied hypertrophié du côté technique. Bien sûr, on se félicite de ces développements technologiques extraordinaires, qui, d'ailleurs, sont peu de chose au regard de ce qui va se passer dans les années à venir.

Mais cela se fait au détriment de la dimension relationnelle, qui a, ne l'oublions pas, une valeur thérapeutique pour le soigné et très gratifiante pour le soignant. Quant au spirituel, dans notre société laïque et séculière, il est relégué dans la sphère privée. Or, le spirituel n'est pas affaire de conviction mais de nature. L'enjeu, encore une fois, est anthropologique.

L'âme blessée peut-elle rendre malade la personne ?

J.-G. X. : Vous mettez le doigt sur la difficulté même de notre société. Si l'on veut avancer dans cette voie, il faut oser considérer qu'il existe aujourd'hui une maladie de l'être. Dire cela paraît impossible, car on parlera de maladies psychiques, voire sociales, à cause de l'exclusion, mais nul ne pointe ce qu'on pourrait appeler une maladie de l'âme. Certes, il faut apporter des réponses administratives, médicales, psychologiques, médicamenteuses et sociales à toutes sortes de pathologies, et nous avons beaucoup de moyens pour cela. Mais si on ne touche pas au cœur, tout cela est inutile. Tant qu'on n'a pas été capable de rejoindre l'autre dans sa souffrance la plus profonde, on n'avance pas. Quand le Christ descend aux enfers le Vendredi saint, c'est bien pour nous rejoindre jusque-là.

RECUEILLI PAR
LOUIS DE COURCY

REPÈRES SANTÉ ET EXCLUSION

● **Jean-Guilhem Xerri est né à Perpignan en 1968.**

Interne des hôpitaux de Paris, il est pharmacien biologiste depuis 1997 et praticien des hôpitaux depuis 2001. Biologiste chargé de l'amélioration et de l'évaluation des pratiques professionnelles d'un hôpital public de la région parisienne depuis 2011, il est membre de la Conférence nationale de santé et, depuis 2008, du Conseil national des politiques contre l'exclusion. Adhérent d'Aux captifs la libération depuis 1995, il en est le président depuis 2005.

● **Dernier livre : *Le Soin dans tous ses états*,**

Desclée de Brouwer 2011, 244 p., 19 €. Autre ouvrage : *À la rencontre des personnes de la rue*, Nouvelle Cité 2007.